

## ENFANTS

Il semble, d'après la dimension des villages et les récits des vieux, que la population de l'Himalaya n'a guère varié depuis des générations. Au Ladak, un des rares pays dont on connaisse les données démographiques, la population est d'une très faible densité : un habitant pour deux kilomètres carrés, soit quarante mille habitants sur une superficie double de celle de la Suisse. Mais on n'en a jamais compté plus, ni moins.

Population stable. Les épidémies de variole et de typhus sont rares et peu virulentes, probablement à cause des distances et du froid sec. On ignore les famines catastrophiques. Pourtant on ne connaît pas la situation effarante des plaines de l'Inde, où la population augmente de trois ou quatre millions par année — dix mille convives de plus chaque jour...

On a souvent prétendu que la polyandrie avait pour résultat de limiter le nombre des naissances et qu'elle était même justifiée pour éviter le surpeuplement : si plusieurs maris ont une seule épouse, nombre de femmes doivent rester célibataires. Moins de mères par conséquent, et moins d'enfants.

L'argument est faux. La polyandrie est trop loin d'être universelle pour modifier du tout au tout la composition de la société. En fait il est bien rare de rencontrer une femme célibataire et sans enfants. Le plus souvent celles que la polyandrie devrait normalement laisser à l'écart participent à

une union polygyne (on dit plus volontiers, mais moins correctement, polygame), ou bien se contentent d'une morale assouplie qui leur permet d'élever une petite famille à elles toutes seules...

On invoque aussi comme cause de cet heureux équilibre démographique les couvents qui absorberaient le surplus de population. Voilà un argument plus important, surtout si on tient compte du fait que les femmes peuvent entrer elles aussi dans les ordres, et que les toits dorés des couvents abritent un nombre de nonnes considérable, quoique inférieur à celui des moines. Mais au juste, combien sont-ils, ces religieux ? Des auteurs sérieux les estiment à un homme sur cinq et une femme sur dix. Mon impression est que ces estimations sont deux ou trois fois trop fortes, dues à une confusion entre les effectifs réels et le nombre idéal et quasi-magique de religieux que les couvents devraient abriter. D'autre part, une large section du clergé lamaïque n'est pas célibataire, en sorte que le système monacal ne peut contribuer que très faiblement à maintenir la population en nombre stationnaire.

Pourquoi donc, alors qu'en Inde, en Chine, au Japon, l'abondance des naissances pose des problèmes angoissants, le Tibet est-il stationnaire et pauvre en enfants ? On en revient une fois de plus au fait que sa situation géographique est sans pareille. Le «Toit du Monde»... Ses vallées «basses», celles de l'Indus et du Brahmaputra, sont situées entre trois et quatre mille mètres d'altitude. Sur les plateaux, les clans de bergers vivent encore plus haut : nous avons vu un camp à cinq mille cent mètres.

Les expéditions sur les sommets de l'Himalaya ont appris au grand public qu'aux altitudes de sept mille mètres et au-dessus la constitution la plus robuste dépérit rapidement. La vie n'y est pas possible au-delà d'un certain nombre de jours.

Les Tibétains eux aussi souffrent de l'altitude. De façon moins spectaculaire, parce qu'ils ne montent pas aussi haut

que nous autres grimpeurs ; mais de façon plus grave, puisqu'ils y résident constamment. Sans doute ils sont physiquement équipés et accoutumés mieux que quiconque pour supporter la raréfaction de l'oxygène, la violence des rayons ultraviolets et la pauvreté de l'alimentation, mais ils doivent néanmoins payer la rançon de ce climat d'exception. La principale conséquence est le manque de vitalité et de fécondité. Dans plusieurs hameaux en amont de Leh, il n'y a pour ainsi dire pas d'enfants. Dans d'autres, les rares qui ont réussi à naître et à subsister sont retardés, amorphes, apathiques. Comparable au « plafond » que redoutent les alpinistes, parce qu'au-dessus ils peuvent seulement survivre quelque temps, l'altitude à laquelle habitent les Tibétains est une limite pour la vie humaine. Plus haut, c'est la stérilité ou l'apathie.

Curieux et tragique aspect du peuplement de l'Himalaya : Grâce à la neige et aux glaciers, l'humidité est plus abondante à mesure qu'on s'élève. Les agriculteurs comme les éleveurs cherchent donc à monter pour posséder des champs mieux irrigués, des pâturages plus verts. De terrasse en terrasse, ils remontent les cours d'eau ; de plateau en plateau, ils cherchent plus haut le fourrage et la vie. Et à mesure qu'ils montent, la vie qui leur est donnée par l'eau leur est retirée par l'air trop pauvre en oxygène. A mesure que les groupes, que les familles atteignent ce plafond de quatre mille mètres ou davantage, ils sont en danger de s'étioler et de se dépeupler.

A cause de l'altitude aussi, et du froid, la mortalité infantile est presque aussi lourde que dans les pays chauds ravagés par les fièvres. Le cimetière de Leh vous serre le cœur, avec ses petites tombes par rangées entières, creusées dans le sable rêche. Des dizaines, des centaines de petites vies dont le cœur n'a pas pu supporter l'effort de lutter en haute montagne, dont les poumons ont été bloqués par une simple maladie que le froid a compliquée en pneumonie...

Deux, trois enfants en moyenne. Cinq ou six, c'est une grande famille. Or les Tibétains adorent les gosses... La maîtresse de maison la plus revêche, le cavalier le plus endurci, ne peuvent réprimer un sourire de complicité et de soumission quand apparaît un enfant. Le rejeton est admiré et choyé par les parents, les cousins et les étrangers. Ses moindres cris sont des ordres ; ses rires, le bonheur auquel aspire et travaille toute la maisonnée. La mère la plus robuste ne suffit pas à pouponner le précieux paquet d'astrakan d'où sortent un œil noir et une menotte : il faut encore la grand-mère pour le bercer, et plusieurs tantes qui se relayent pour le porter, pendant que grand-père échafaude des régimes et que tous les serviteurs font *gla-gla-gla*.

Les précautions qu'on prend autour de ces petiots dépassent de loin nos méthodes de purge et de vaccination. On évite en particulier de leur donner un nom personnel avant qu'ils aient atteint un ou deux ans. Ainsi les mauvais esprits ne pourront pas les appeler et les envoûter. Tous les bébés sont des « petites souris » ou sont désignés d'un quelconque surnom péjoratif qui détourne l'attention des diables : « fils de basse caste », « nègre », ou même « vieux chien »... Plus tard seulement un prêtre leur donnera un nom après de savantes consultations avec les étoiles, le calendrier et l'histoire du bouddhisme. Les Tibétains ont de beaux noms, un rien pompeux, souvent empruntés à leurs dieux, et ils attribuent volontiers à leurs enfants — qui n'en peuvent mais — les vertus les plus écrasantes : Rigzin Norbu, le Joyau du mysticisme ; Tensin, le Gardien de la foi ; Rinchen Angmo, la Précieuse et Toute-Puissante...

Ces noms sont si chargés d'une signification bouddhique que les chrétiens se trouvent régulièrement embarrassés au moment de choisir un nom de baptême. Ils n'aiment guère les bibliques Elie, Pierre ou Marie qui, étrangers à la tradition du pays, semblent vouloir désolidariser leurs porteurs de leur

propre peuple. Ils ont donc cherché des noms qui expriment en tibétain la foi chrétienne, et ils ont parfois fait des trouvailles : Chamzin, Celle qui comprend l'amour ; Ts'esal, la Vie claire.

Ils font plaisir à voir, la plupart des enfants tibétains : petits, râblés, bien plantés sur leurs courtes jambes, ils rayonnent de santé malgré le régime monotone et lourd de beurre, de viande et de soupe à la farine dont ils se gavent. Leurs yeux noirs rient dans des figures rondes. Leurs cheveux s'éparpillent en mèches qui se moquent du peigne. Ils s'ébatent souvent nus dans l'air frais, tannent leur peau au soleil et à la poussière, jouent au yak ou au mouton, s'éclaboussent dans les ruisseaux glacés, se défient à l'arc ou à la fronde, tourmentent les pékinois et galopent sur tous les ânes qu'ils attrapent... Ils rient, crient, mangent et dorment sans contrainte, et dans leur liberté sont les vrais enfants de cette steppe inculte et sans limite qui les façonne.

Nordzin est une fillette comme toutes les autres. Si elle n'a pas été l'objet de grands soins, elle a pourtant fait l'admiration de ses parents, une admiration ridicule et sans bornes. Elle a su en profiter pour devenir la petite personne importante autour de laquelle toute la maison doit tourner. Et la maison a tourné, d'abord autour du bébé qui se traînait partout avec un énorme chapeau pour principal vêtement. Les dimensions du chapeau n'étant pas suffisantes malgré tout pour la protéger, bébé Nordzin a attrapé un gros rhume. Le « médecin » consulté proposa un remède radical : « Barbouillez la frimousse de l'enfant en noir, et le démon du rhume la trouvera si vilaine qu'il n'en voudra plus... » La fillette est solide, en sorte que malgré le médecin et sa peinture, elle guérit du rhume, de la coqueluche et de nombreuses indigestions. Elle passait ses journées à tirer la queue du chien, à porter sa poupée de son ou à faire la dînette avec des morceaux d'écuelles.

Puis Nordzin atteignit l'âge d'aller à l'école ; mais il n'y a pas d'école dans son hameau. On aurait pu l'envoyer au bourg voisin ; mais à quoi cela sert-il d'instruire une fille ? Elle est donc restée à la maison, où d'ailleurs elle n'a pas grand-chose à faire. Les travaux de ménage sont réduits à presque rien quand on ne lave les habits qu'une fois par an et qu'on se nourrit de farine crue. Ce que fait Nordzin ressemble moins à du travail qu'à du vagabondage. Elle s'en va le matin avec une dizaine de chèvres à la recherche de brins d'herbe et de lichen. De collines en vallons, la petite troupe erre toute la journée. Pendant que les animaux glanent des brindilles, l'enfant furette entre les rochers, cherchant un genévrier desséché, une racine de lavande ou un morceau de fumier sec — autant de richesses qu'elle empile dans sa petite hotte et qui permettront de cuire le thé de demain. Si d'aventure elle rencontre un autre chevrier, ils s'assièrent à l'ombre d'un bloc de rocher, étendront devant eux un de leurs habits et se mettront à jouer aux dés en poussant des cris rauques pour contraindre la chance à produire de beaux coups. Ou bien ils s'installeront sur une dalle, y dessinant une vingtaine de lignes entrecroisées, poseront des cailloux sur chaque intersection et se plongeront dans une interminable partie de dames.

Otpal est fils de bonne famille. Pour le moment, il n'en a guère conscience et traîne les culottes de ses onze ans aux quatre coins de la bourgade. Depuis qu'il a vu des avions dans le ciel du Ladak, il veut devenir pilote ; mais son père, plus prudent, n'ambitionne pour lui qu'un des innombrables bureaux où se prélassent les fonctionnaires de l'Etat. Il va donc à l'école, à l'école secondaire, s'il vous plaît. Je crains qu'il n'apprenne jamais la quintessence des mathématiques et des sciences, mais il peut nous en remontrer en langues. Entre six et huit ans, il a appris à lire et écrire sa propre langue en beaux caractères tibétains. Maintenant, non seulement il écrit l'urdu, la langue du nord des Indes, en caractères arabes,

mais il le parle tout à fait couramment. Et durant les heures d'anglais, on ne parle qu'anglais. Sans compter que ce gamin comprend quelques mots de ce que baragouinent les marchands du Turkestan.

Heureusement pour Otpal, l'école ne dure que de onze heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Il reste bien du temps pour courir et sauter. Mais où courir ? Sitôt que vous sortez du village, vous ne rencontrez que de minuscules champs de froment entourés de murs où les enfants seraient mal avisés de jouer aux gendarmes et aux voleurs. Au-delà, ce n'est que pur désert et pierriers, brûlants en été, glacés en hiver. Otpal est bien forcé de jouer dans les ruelles du village, à moins qu'il ne se risque dans le jardin des missionnaires. Cache-cache, poursuite, colin-maillard, carreau, balle, chaque fois que je m'amuse avec les gamins ladaques, je m'étonne de la similitude de leurs jeux et des nôtres. Est-ce que tous les enfants du monde ont la même tournure d'esprit ? Otpal m'a appris deux jeux nouveaux pour moi. L'un est *pen-dong* ou « jette les sous » : on creuse un petit trou dans la terre dure et chacun à son tour y lance une poignée de sous, puis vise avec un caillou l'une des piécettes qui ont manqué le trou. C'est à qui réussit à en placer ou toucher le plus grand nombre. L'autre jeu est celui de l'*akilik*, ou « fuseau de bois » : un bout de bois appointi aux extrémités est posé à plat sur le sol ; avec un bâton vous le tapez pour le faire sauter en l'air, puis d'un second coup l'envoyez aussi loin que possible pendant que vos compagnons essaient de l'attraper au vol.

Mais le principal souci d'Otpal est de devenir un bon cavalier ; aussi ne peut-il pas conduire un âne ou un cheval à la source sans grimper sur la bête et détaler au long des ruelles en un galop ébouriffant. Il sera bientôt mûr pour jouer au polo, ambition, je crois, de la moitié des Asiatiques.

Presque chaque village possède une école privée. Le maître peut en être un lama. Désireux que ses ouailles puissent lire les livres sacrés du bouddhisme pour en accomplir les rites, il leur enseigne l'alphabet, leur fait mémoriser des pages, des livres entiers. Ou bien c'est un vieillard ami des enfants qui désire finir ses jours en faisant œuvre pie. Sous un saule il rassemble quelques gamins pour leur apprendre à écrire et compter.

A l'occasion les écoliers apporteront une motte de beurre, un poulet ou une bouteille de bière. Non pas en paiement, mais en signe de reconnaissance...

Une dalle d'ardoise ou une planchette laquée de noir, un bout de chaux ramassé sur la colline voisine, les pages détachées d'un vieux livre, voilà le matériel scolaire avec un boulier de cailloux blancs. Les voix claires scandent les mots, une ardoise crisse, le maître interroge. Ecole immuable, à travers continents et siècles.

A Leh même existe maintenant une école gouvernementale primaire et secondaire, où garçons et filles — il y en a quelques-unes — peuvent même passer leur baccalauréat. On est loin déjà des efforts bienveillants du vieillard ou du prêtre de village ! Pour continuer leurs études, quelques jeunes gens vont même à l'Université dans les plaines de l'Inde. Premier attrait, puis fascination de la culture...

Pour cette religion rituelle et formaliste, il est indispensable de posséder une littérature religieuse et de la connaître. Car c'est elle qui assure le lien avec le passé comme avec l'avenir. Dans ce pays immense il est nécessaire aussi de savoir écrire : les lettres sont la seule communication possible entre gens séparés par des mois de voyage. Il n'y a pas de poste organisée dans cet Himalaya compartimenté, mais on confie les lettres aux caravaniers et aux bergers qui, de main en main, et au point que le papier crasseux et usé en devient

presque indéchiffrable, le transmettent fidèlement jusqu'au but.

Pour conclure des affaires et communiquer par delà montagnes et déserts, autant que pour étudier et pratiquer leur vieille religion, les enfants du Ladak vont donc à l'école et apprennent à lire. Connaissance merveilleuse qui les relie aux hommes et aux dieux...

## TURQUOISES